lesoirculture@lesoirdalgerie.com

CHACUN SA VIE DE ALI GHANEM

Pour l'histoire !

Sans actu ! Ali Ghanem a organisé une projection spéciale de son dernier film. *Chacun sa vie* a été diffusé en privé, mercredi après midi dans les locaux de IVP-Maison de la presse.

C'est en petit format que l'on découvre les séquences du drame des Algériens en exil depuis plus de quarante ans. Un thème qui colle au réalisateur. Comme une seconde peau, Ali Ghanem macère et asticote ce qu'il maîtrise le mieux.

Sa vie, son quotidien, il les projette en grand format, depuis toujours. Dans ses veines, coule cette espèce de revanche contre ces Français d'après-guerre. La communauté maghrébine dans ses états d'âme, ses rêves.

Ces générations avortées sur les dérives du rêve à l'américaine. De ces foyers des banlieues parisiennes avec leurs HLM, les machines des usines Renault des échos retentissent.

A La Villette ou chez Bachir à Roubaix, il y a du boulot. Rachid est aux premières heures de l'échec français. Il fait partie de ces ouvriers, chevilles ouvrières, vomis aux quatre coins de l'Hexagone. Histoire de ne pas oublier, mais juste, parce que l'émigration passe aujourd'hui par la sélection positive.

Photo. : Sam H.

Des œuvres comme *Chacun sa vie* s'imposent. Pour l'histoire, pour ne pas oublier et pour s'affranchir d'une identité caduque.

Le récit de *Chacun sa vie* force le respect des plus sceptiques.

Du racisme au délit de faciès en passant par les conditions de travail précaires, Ali Ghanem nous fait voyager à travers l'itinéraire empreinté par nos pères.

Et de nos pères aujourd'hui qui vivent la même misère à des degrés divers. De la première à la cinquième génération d'Algéro-Français et de sans papiers, brebis galeuses d'un système fondé dans un Etat de droit.

Coincés puis ballottés à gauche, à droite et rarement au centre : voilà ce qui transperce le scénario de *Chacun sa vie*. Touchant, bouleversant ! Précieuse contribution. *Chacun sa vie* est cette tranche de notre histoire rarement montrée au grand public. Ces bâtisseurs de la France, relégués dans un coin sombre … de l'histoire. Ces oubliés qui tentent désespérément de garder un pied dans leur pays d'origine. Ecartelés, nulle part, désormais, ils ne seront chez eux.

Ali Ghanem, le mendiant du 7e art, comme il se plait à le répéter, ne s'est pas encore essoufflé. Actuellement, il est en production. Un film pitché sur la complicité grandissante de deux femmes autour d'un homme.

Une histoire d'amour, noyée dans de l'eau fraîche, sortira bientôt sur le grand écran, évidemment dès que le réalisateur aura fini de réunir son budget !

Samira Hadj Amar

MILA - SOIRÉES RAMADANESQUES

Un programme alléchant

Comme il est de coutume à Mila, du moins depuis ces quelques dernières années, la Direction de la culture, en étroite collaboration avec la Maison de la culture, concocte un plateau de choix pour la public milévien qui sera incontestablement bien gâté lors des prochaines soirées ramadhanesques.

Ainsi, la splendide salle de spectacles de la Maison de la culture accueillera une vingtaine de spectacles allant du rire avec Hazim et Hamid et le fameux Toulati El Amdjad à la projection de films sur grand écran, dont *Errissala* de Mahmoud El Akkad en passant par des soirées artistiques qui seront animées par des chanteurs de talent comme Dib el Ayachi et consorts. Programmées pour 22h à partir du 5 septembre prochain, ces soirées verront le passage de plusieurs troupes théâtrales qui viendront d'Oran, Alger, Constantine, Tizi-Ouzou, Sétif et Bordj Menaïel. Nous citerons, entre autres, *Dari ouahdi* du réalisateur Nasser Ali d'Oran, *El Moughtarib* de la troupe de Bordj Menaïel, *Tintel el hai* de la troupe Ibn Sina d'Oran, *El Machrou - Le projet* de la troupe Monastir d'Oran, *El Akhir* de la troupe El Ibdaâ d'Alger, *Slalet lemhabel*, *Fenanoun oualakine* !, *Moulay moulay* de la troupe constantinoise El Beliri. A signaler que dans la foulée de ces préparatifs, le commissariat du 3e festival national des Aïssaouas que préside Ali Taïbi, directeur de la wilaya de la culture, et qui sera organisé durant la dernière semaine du mois de novembre, s'attelle d'ores et déjà à apporter les dernières retouches au programme de cet important événement national qui va faire de Mila, le temps d'un festival, la capitale de la culture aïssaoua.

A. M'haimoud

CHEÏKH MOHAMED KHERBAB

Quand le chaâbi coule dans les veines…

C'est vers l'âge de 12 ans que le tout jeune Mohamed apprendra à approcher un instrument musical, mettre ses doigts et commencer à gratter sur la magique guitare de ses rêves.

Trois ans plus tard, n'étant qu'adolescent, il possédera un magnifique luth de conception marocaine, et ce, grâce à Ghali Boudraf qui le ramènera dans ses valises en vue de l'offrir au frère du cheïkh qui, lui aussi, devait être branché dans le circuit du chaâbi. Il fera aussitôt ses débuts de jeune chanteur amateur en animant des fêtes de fin d'année scolaire notamment. A l'âge de 16 ans, le regretté Djamel Khouidemi lui permettra d'atteindre les studios de l'ex-RTA d'Oran.

En 1977, il chantera *La illaha illallah* de Benkhlouf

Il interprétera à l'occasion *Ma ana ïla bachar* du Marocain Abdelouahab Doukali, et ce, avant d'être incorporé au service national.

Durant son séjour militaire, il fera des économies, ce qui lui permettra de se payer un mandole à son grand bonheur. Cet instrument de la série lui sera d'un grand secours, dès lors qu'une fois son devoir de bidasse accompli, il aura eu le temps d'apprendre l'ABC du chaâbi. En 1971-1972, un ami à lui, Malik, qui était marin et enfant du même quartier Tigditt, le sollicitera pour animer le premier mariage de sa vie de chanteur.

Photo : D R

Depuis, il se découvrira des dons d'imitateur et finira par imiter le grand cheikh de l'époque, Maâzouz Bouadjadj, et ce, par la voix notamment. Kherbab aura quand même conservé son cachet et sa touche personnels. Il est vrai qu'entre 1960 et 1970, les grosses pointures avaient pour noms alors Hadj M'hamed El Anka, Bouadjadj, Amar El Achab, Amar Ezzahi et autres El Ankis. Il lui arrivera d'enregistrer à la télévision certaines de ses ouvres comme *S'il vous plaît*, *La illah Ilalah* de Sidi Lakhdar Benkhlouf et une qacida du Tlemcénien Ben Mssaïb *Rabi aâdjal letissir* que lui avait refilé son confrère chanteur Khaled Boukhari. Pour ce faire, il s'appliquera à faire lui-même la composition musicale. Vers 1972 au Festival du monde arabe d'Alger, à l'époque du président Boumediène, le jeune Kherbab, âgé alors à peine de 29 ans, obtiendra encore une fois le premier prix en interprétant en solo, bien qu'il fut accompagné de l'orchestre chaâbi de Sid-Ahmed Ould Med Attar. Deux ans plus tard, soit en 1974, c'est une autre distinction à laquelle il aura droit (second prix) dans une manifestation toujours dans la capitale, et ce, à la salle Ibn Khaldoun, avec à la clé une belle *touchia sikka*.

Quinze années de rupture

Il fera pour la circonstance la rencontre du grand maître Hadj M'hamed El Anka, ce qui, à n'en pas douter, l'enchatera à plus d'un titre. Aux festivités de Sidi Lakhdar spécial chaâbi qui se déroulaient à la salle de cinéma Ciné monde à Mostaganem dans les années 1980, il sera parmi les tout premiers jeunes interprètes de Mostaganem à y prendre part.

Pour revenir un peu en arrière, Mohamed Kherbab passera par l'école arabo-andalouse en 1970 sous la férule du maître Moulay Benkrizi, professeur et formateur de tant de générations au sein de l'association Nadi Hillal Ettakafi.

C'est là, auprès de son maître, qu'il apprendra sanaâtes, touchiates et insiraffates. En revanche, dans le genre chaâbi, il s'agrippera tout seul à l'ABC du mondole car personne ne lui sera jamais venu en aide. Par ailleurs, il est important de rappeler que cheikh Kherbab a dû, vers les années 1989, tout abandonner pour s'éloigner de la scène artistique. Son brusque recul durera au moins une quinzaine d'années. Les raisons évoquées par le cheikh sont liées à la fatigue et au stress.

Il est vrai que ce dernier était à cette époque on ne peut plus sollicité. Il lui arrivait souvent de se produire jusqu'à trois fois la semaine, tellement le chaâbi était partout dans les foyers, et proliférait d'une noce de mariage à un autre baptême et rencontres familiales.

Aujourd'hui, l'enfant de Tigditt au même titre que les Abdelkader Dader, Berrahou, Belkecier, Choudbi, Maâmar, Youcef Ould Ali, caresse l'espoir de voir le chaâbi à Mostaganem reconquérir sa place sur la scène des arts et ce, pour le bien et l'intérêt de nos enfants sevrés de tout ce qui est art traditionnel, musique et paroles qui éduquent…

Sid-Ahmed Hadjar